

Des livres qui parlent aux enfants depuis 50 ans

Littérature Avec l'Ecole des loisirs, Arthur Hubschmid a révolutionné le livre jeunesse en France. Et nous dit comment.

Entretien Laurence Bertels
Envoyée spéciale à Bologne

S'il est un éditeur qui, en France, a révolutionné la littérature jeunesse, c'est sans doute Arthur Hubschmid, directeur général de l'édition à l'Ecole des loisirs. Dès les années 60, il fit en effet les beaux et les mauvais jours de l'album jeunesse avec une exigence qui n'eut d'égale que sa pertinence. Grande, immense même, maison de livres pour enfants, l'Ecole des loisirs fête ses cinquante ans après avoir publié des albums aussi fondamentaux que, entre nombreux autres titres, "Max et les maximonstres" de Maurice Sendak, "Les Trois brigands" de Tomi Ungerer, "Loulou" de Grégoire Solotareff, "Chien Bleu" de Nadja, "Papa!" de Philippe Corentin, "La Boîte des Papas" d'Alain le Saux, "C'est moi le plus fort" de Mario Ramos, "Tu ne dors pas, Petit ours?" de Barbara Firth, "Mao et moi" de Chen Jiang Hong" ou encore "John Chatterton détective" d'Yvan Pommaux. Après aussi avoir créé une collection de romans pour la jeunesse qui a toujours privilégié une vraie politique d'auteurs et défendu un univers littéraire en résistant au chant des sirènes commerciales. Une collection qui a vu naître des auteurs aussi talentueux que Valérie Zenatti, Olivier Adam ou Arnaud Cathrine aujourd'hui publiés également à l'Olivier ou chez Gallimard.

Toujours vaillant, le cheveu gris en bataille et les yeux quelque peu cernés, Arthur Hubschmid arpente les allées du Salon du livre de Bologne où nous l'avons rencontré. L'homme, connu pour être difficile, a gardé toute sa flamme et accepté de parcourir avec nous ces belles cinquantes années, célébrées tout au long de 2015.

Comment êtes-vous devenu éditeur de livres pour enfants ?

J'étais stagiaire dans les années soixante dans une maison d'édition scolaire qui s'appelait L'Edition de l'école.

Vous viviez alors en Suisse...

En effet, mais je suis venu à Paris car je pensais que c'était le centre culturel du monde. Je n'avais pas compris alors que tout se jouait à New York.

Votre stage aura cependant été déterminant..

Oui, car je parlais allemand. Le patron de la maison voulait aller à la Foire de Francfort et m'a proposé de l'accompagner pour acheter ses saucisses. Comme le livre scolaire ne se vendait pas, on était touristes et on s'est promené dans les allées de la foire. J'ai alors remarqué que certains éditeurs anglo-saxons ou scandinaves avaient un petit département de livres d'images totalement différents de ce qui se faisait en France, des livres qui avaient de vrais auteurs puisque, pour moi, un illustrateur est un auteur. Chaque livre avait son style visuel. L'auteur était l'illustrateur et racontait des histoires personnelles, pas catholiques ou communistes. Ce n'était pas du Walt

Disney, non plus. En deux jours, j'ai appris ce qui allait devenir la ligne éditoriale qui dirigerait ma carrière professionnelle. Je ne voulais pas des auteurs qui fassent des livres d'images mais qui ont envie de parler aux enfants. Après, c'est devenu plus compliqué. Comment parle-t-on aux enfants? De quoi leur parle-t-on? Quels sont les ingrédients d'un bon livre? C'est une question que tout éditeur se pose, qu'il s'adresse aux enfants ou aux adultes.

Quelle a été la première difficulté ?

De trouver de bons auteurs car un auteur débutant publie rarement un chef-d'œuvre. C'est le travail de l'éditeur de lire des jeunes qui présentent des projets, de savoir s'ils ont du potentiel, de supputer. On se trompe, on recommence.

Comment faire pour lancer la maison d'édition, rebaptisée plus tard l'Ecole des loisirs ?

Deux ans après Francfort, j'ai publié les premiers livres achetés à l'étranger chez l'éditrice d'origine suédoise Ursula North Stream de Harper Draw, qui est devenue aujourd'hui Harper Collins. Elle a, à elle seule, révolutionné le secteur, en publiant dans les années 50 des artistes comme Maurice Sendak, Tomi Ungerer. Il s'agissait principalement d'Américains, mais il y avait aussi un ou deux Anglais et un ou deux Scandinaves. Nous, on publiait 6, 7 ou 8 livres par an. Après avoir eu ces "papes" du livre jeunesse, il fallait trouver des auteurs français.

Quelles ont été vos grandes découvertes ?

Yvan Pommaux, Michel Gay, Philippe Dumas, mais j'ai surtout refusé une majorité de propositions. Il a fallu vingt ans avant que les gens soient conscients que nous existions.

Qu'est-ce qui vous a le plus intéressé dans ce métier ?

Les auteurs. Trouver de vrais auteurs. La seule grosse joie de tout éditeur. Mais c'est parfois difficile, long et pénible, on connaît des hauts et des bas, des déceptions, des crises. En général, seul un auteur sur cinq résiste. Les autres ne tiennent pas les espoirs. Quand quelqu'un propose un projet, on trouve qu'il y a un intérêt, une promesse, mais il est difficile de déceler s'il pourra la développer. On vit

plusieurs amours d'histoires successives auxquelles il faut parfois mettre un terme car lorsque trois, quatre ou cinq livres successifs ne marchent pas, nous devons prendre une décision.

Vous avez la réputation d'être un homme difficile...

J'ai les pulsions normales d'un homme du genre humain. Elles sont normalement réprimées mais de temps à autre, je les nourris et cela rend l'homme que je suis insupportable pour les autres. Pour moi, c'est assez jouissif. Il ne faut pas leur donner trop d'importance.

L'Ecole des loisirs a créé une antenne belge, Pastel. Pour quelles raisons ?

J'ai rencontré Christiane Germain qui était éditrice de Gabrielle Vincent [auteure d'"Ernest et Célestine", ndlr]. Je lui ai proposé alors de créer une succursale en Belgique avec des auteurs belges. Il fallait trouver un bon éditeur et un bon terrain et le terrain manifestement était bon puisqu'elle a publié des auteurs qui ont résisté comme Mario Ramos, Michel Van Zeveren qui est formidable, Kitty Crowther bien sûr...

"En deux jours, j'ai appris ce qui allait devenir la ligne éditoriale qui dirigerait ma carrière professionnelle."

ARTHUR HUBSCHMID

Redevenir sérieux

L'histoire du livre illustré pour enfants remonte à environ deux cents ans avec des albums comme "Max et Moritz" ou Struwwelpeter du D^r Heinrich Hoffman.

Qu'est-ce qui a changé depuis ?

Je n'ai pas l'impression que les livres des années 50 sont plus subversifs que "Max et Moritz", sinon peut-être dans l'esthétique. Ou le sujet.

Comment le situez-vous aujourd'hui ?

Le monde du livre pour enfants est protégé et c'est une chance. Les grosses fortunes ne se font pas dans ce secteur et c'est un bonheur d'être à l'abri. Je pense que l'époque est un petit peu à la recherche de signification. Pendant longtemps, on a fait des livres qui devaient renforcer l'individu, le petit lecteur, lui donner du courage, le fortifier. Peut-être que nous sommes arrivés au bout de cela. À force de le flatter, on a fini par oublier qu'il fallait aussi l'éduquer, apprendre à prendre sur soi, se discipliner.

Quelle est votre définition d'un bon livre pour enfants ?

Ce n'est pas simple. On a l'impression aujourd'hui que l'édition est consensuelle. Il faut changer d'âge et de point de vue et se concentrer sur de nouveaux sujets qui rejoignent les anciens, dont l'éducation, trouver des auteurs qui ont envie de travailler. L'exigence doit être de retour. Le roman est en crise. A répéter toujours les mêmes sujets, les gens fuient. "Moi et mes maîtresses", cela ne marche plus. Rien ne se fait sans effort et sans travail. Il faut être sérieux.

En 1968, il ne fallait pas l'être. C'est le pendule du temps.

L.B.